

MUSIQUES



EL HADJ N'DIAYE

À l'occasion de la sortie de "Xel", nouvel album du troubadour sénégalais El Hadj N'Diaye, nous vous invitons à découvrir le parcours mené avec détermination par cet homme simple. Auteur de talent, chanteur à la voix poignante, acteur de cinéma, il s'implique depuis des années en faveur des jeunes déshérités de sa ville, Thiaroye, et de Dakar, au sein de l'ONG Enda tiers-monde, dont il dirige aujourd'hui la section culturelle, Enda art.

par François Bensignor

El Hadj N'Diaye a le vent en poupe. Aujourd'hui reconnu dans le monde entier, il a été sélectionné, au cours de l'année 2000, pour se produire sur les scènes des plus grands marchés internationaux de la musique : le Midem français en janvier, le Womex allemand en octobre, le Cinars canadien en novembre. Usant de philosophie avec sa modestie coutumière, il énonce l'adage : *"Tous les grands voyages commencent par un premier pas !"*; puis il concède : *"J'ai paniqué plusieurs mois à l'avance, mais une fois sur scène, j'étais serein et j'ai chanté du plus profond de mon cœur."*

Ces mots ne parviennent pas à exprimer la puissante émotion que la seule voix d'El Hadj N'Diaye peut produire sur son auditoire. Une voix au timbre de métal brûlant, cuite au soleil des plages sénégalaises, forgée par les réalités de la vie pauvre, mais trempée au miel de la connais-

sance et de l'instruction. Il est de ces rares personnages capables de transcender leur destin à force d'intelligence et d'opiniâtre lutte contre l'adversité. Et s'il en tire un véritable épanouissement personnel, c'est pour en partager les fruits avec ses compagnons d'humanité, mû par la générosité du cœur et du geste. Avant d'être un chanteur, un acteur, un artiste, El Hadj est un homme lucide et droit, pour qui la dignité est un précieux trésor. C'est ce que l'on saisit à travers l'expression de sa voix, de son corps tout entier, au-delà du sens de ses mots. Voilà un être qui agit sur le monde pour le rendre meilleur à ses semblables.

EL HADJ N'DIAYE PAR LUI-MÊME

"Je crois que je suis arrivé à un moment où l'on ne m'attendait plus. Mon père était né à la fin du XIX^e siècle et je suis né en 1961. J'étais donc un peu un

enfant "prodige", et j'étais très gâté par mon père. Quand bien même nous étions pauvres, je n'ai jamais eu à envier qui que ce soit pendant une grande partie de mon enfance. De plus, mon père était d'une extrême liberté d'esprit. Avec les gamins du quartier, c'est chez moi qu'on faisait les bêtises... À ma naissance, mes parents habitaient tout près du centre-ville de Dakar. Mais ma mère a voulu quitter ce quartier, où la pression sociale était trop vive et la maison trop petite. Il y avait là un baobab majestueux, dans lequel, disait-on, logeaient des djinns. Tant qu'elle habitait là, ma mère était souvent malade. Mais depuis que nous avons déménagé à Thiaroye, en 1971, elle n'a plus aucun problème. Et le plus drôle, c'est que quelques années après notre installation là-bas, un baobab s'est mis à pousser chez nous.

"Thiaroye se trouve à 25 ou 30 kilomètres du centre de

Dakar. C'est une banlieue populaire, connue surtout autrefois pour son camp militaire et sa prostitution... La gare et le marché sont des points névralgiques à partir desquels sont desservis tous les marchés de Dakar. Tout le monde y vit du commerce et l'on y trouve tout et n'importe quoi. Le camp de Thiaroye est aussi tristement célèbre pour avoir été, à l'époque de la colonisation française, le théâtre d'un massacre de tirailleurs sénégalais qui réclamaient seulement leur solde. Le cimetière où sont enterrés ces soldats existe toujours, mais les Sénégalais l'ont oublié.

PAR LA FAUTE D'UNE GUITARE

“Mon aventure dans la musique est partie du baccalauréat. Parce qu'à la suite de mon admission au bac, mon frère, qui étudiait en Union soviétique, m'avait envoyé une guitare. Dans un premier temps, j'ai cherché à m'en débarrasser. À dix-neuf ans, je vivais des moments difficiles et j'avais plutôt besoin de la vendre pour avoir quelques sous. Mais le prix qu'on m'en proposait était tellement bas que j'ai fini par accrocher la guitare au pied de mon lit. Chaque fois que je rentrais dans ma chambre et que je me couchais, la guitare était en face de moi... La magie est partie de là. Je me suis mis à gratouiller, puis à com-

poser. Quand des amis venaient à la maison, j'avais toujours une ou deux notes de guitare avec une chanson bien placée. C'est comme ça que je me suis mis à composer beaucoup de chansons. Mes amis ont fini par me dire : *'Pourquoi n'irais-tu pas présenter ça à la radio ou à la télévision ?'* C'est ainsi que j'ai travaillé avec un animateur de la radio sénégalaise qui aimait beaucoup ce que je faisais. Tous les samedis, j'arrivais dans son émission avec ma guitare et une nouvelle chanson.

“Après l'entrée en sixième, mes bons résultats m'ont permis d'accéder à un grand lycée, généralement réservé à une certaine élite. J'y ai côtoyé des enfants de ministres. Nous étions de milieux très différents, mais nous suivions les mêmes études. Pour me rendre au lycée, je prenais en marche le fameux train de Thiaroye, que l'on surnommait 'l'abonnement', et je voyageais sur le toit. C'était la galère, mais j'ai poursuivi mes études au lycée jusqu'au bac, que j'ai obtenu avec la mention 'assez bien' pour la première partie et la mention 'bien' pour la seconde. Dans ces conditions, je devais avoir droit automati-

quement à une bourse pour aller étudier à l'étranger. Je voulais faire de l'électronique ou de l'informatique, mais on ne m'a jamais remis cette bourse. Je n'ai eu droit qu'à une demi-bourse pour la faculté des Sciences économiques et juridiques de Dakar, et à une chambre à l'université. J'étais très déçu, parce que je m'étais battu pour autre chose. Si bien que, quand cette guitare est arrivée, j'ai commencé à lui raconter toutes mes peines.

LA BRÈCHE

“Chaque fois que je touchais la guitare, je sentais qu'une meilleure opportunité s'ouvrait devant moi. Mon frère maudissait l'idée qu'il avait eue de m'offrir cette guitare. Il est docteur en géologie et me disait : *'Tu as toutes les dispositions pour*



réussir et tu perds ton temps dans la musique ! Mais j'avais compris que justement, ma voie était là... Je l'ai compris après avoir beaucoup résisté. Aujourd'hui, une image m'est restée de cette époque. C'était comme si j'étais enfermé dans une chambre sans porte ni fenêtre, avec une guitare que je refusais de toucher. Mais chaque fois que je la touchais, une brèche s'ouvrait, et plus j'en jouais, plus la brèche s'agrandissait...
 "À cette époque, au début des années quatre-vingt, on a com-

mencé à parler du sida. Sur le campus universitaire, avec des étudiants en médecine, nous avons créé l'association Jeunesse anti-sida. C'est ainsi que je me suis mis à composer des chansons sur cette maladie, dont *Les chaussettes : 'Un spectre, un squelette, avec une faucille, tout de noir vêtu, noir comme la mort. Messieurs, vous avez peur ! Moi j'ai peur du sida ! Ce plaisir de l'amour, plaisir pour la mort, des coups de boutoir et la déchéance, pensez-y les gars ! Ça constitue une menace et ça*

fait des ravages.' Cette chanson était en français et j'en ai fait une autre en wolof. Je me suis toujours amusé à composer des chansons. L'équipe de mon quartier me demandait de leur faire une chanson, j'en faisais une. Un ami me soufflait un thème, j'en faisais une autre... Je n'ai aucune difficulté à composer.
 "Ma chanson *Bonjour* a été faite un peu plus tard. J'avais envie de mélanger le français et le wolof, de faire du wolof urbain dakarois, qui est teinté de beaucoup de mots empruntés au français. Dans tous les séminaires sur le sida, on m'invitait à venir chanter ma chanson sur "les chaussettes". Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que l'on m'utilisait. De plus, pour moi, il n'y avait pas que le sida. C'est pourquoi j'ai composé ces paroles : *'Bonjour, comment ça va et comment va la santé ?'* J'ai mis cette chanson à la disposition d'un animateur de radio, qui en a fait l'indicateur de son émission quotidienne, à 7 heures du matin. C'était en 1985 et cette chanson est aujourd'hui très connue au Sénégal.

LE REFUS DES INJUSTICES ÉTABLIES

"En 1988, le secrétaire exécutif de l'ONG Enda tiers-monde, Jacques Bugnicourt, m'a découvert sur la scène du théâtre Daniel-Sorano de Dakar, lors d'une

manifestation organisée par mon association. Il a tout fait pour me contacter, jusqu'à me faire quêrir à Thiaroye. Depuis, on ne s'est plus quittés... Il m'a demandé de participer à certaines animations de quartiers qu'il organisait, puis il m'a invité dans des sommets internationaux, où je présentais quelques-unes de mes chansons. Dès le début, en effet, mes chansons ont eu d'abord une dimension

sociale. J'ai abordé les thèmes de la santé, mais aussi celui de la torture. Quand Amnesty International a publié ses premières enquêtes sur la Casamance, j'ai écrit *Les tortionnaires*... Mes textes ont toujours été très importants, la guitare étant plus un support pour faire passer mes messages.

"Je fais mes chansons comme elles m'arrivent. Je ne me suis jamais posé le problème de savoir s'il fallait chanter en wolof ou en français. J'ai toujours essayé de chanter librement, en me faisant comprendre du plus grand nombre. C'est ainsi que j'ai fait des chansons en allemand, en danois, en japonais, en vietnamien... À chacun de mes voyages dans un pays étranger, j'ai composé des chansons pour l'occasion, que j'ai fait traduire dans la langue du pays

*"Dès le début,
mes chansons ont eu
une dimension sociale.
J'ai abordé les thèmes
de la santé, mais aussi
celui de la torture.
Quand Amnesty
International a publié
ses premières enquêtes
sur la Casamance, j'ai
écrit Les tortionnaires."*

afin de les chanter. J'ai fait une chanson en vietnamien à l'occasion des fêtes du Têt, le nouvel an vietnamien. Parce qu'il y a une importante communauté de Vietnamiens à Dakar, qui sont venus avec les anciens combattants d'Indochine. On ne le sent pas tellement, mais ils sont bien présents.

"Pour produire ma première cassette, je me suis associé à un garagiste qui aimait mes chansons. La cassette a été très bien acceptée par le public sénégalais. Mais le producteur-garagiste a croqué tout l'argent rapporté et ça s'est très mal terminé entre nous. Du coup, j'ai pris en horreur les producteurs et, depuis, j'ai décidé de m'occuper de tout moi-même. Chaque année, j'économisais tout ce que je pouvais pour produire une cassette. Mais le marché sénégalais est mono-

polisé par un seul distributeur, qui fait la pluie et le beau temps sur le marché de Sandaga, d'où partent toutes les cassettes. Certains artistes sénégalais renommés annoncent qu'ils ont vendu 5 000 cassettes alors qu'on sait qu'ils en vendent plus de 50 000. Au Sénégal, une cassette qui marche s'écoule à 5 000 exemplaires en une seule matinée. Il y a donc une complicité entre les artistes et ceux qui manipulent le marché parallèle. Et

comme je refuse d'entrer dans ce jeu, j'ai toujours été *persona non grata* dans le milieu de la musique.

DU CANADA AU CINÉMA

"En 1990, j'ai vécu six mois au Canada. À Dakar, je me retrouvais dans un univers qui m'était incompréhensible et où j'avais rencontré beaucoup de déceptions. J'avais envie de sortir, de tenter l'aventure. Je suis arrivé au Montréal avec 200 francs CFA en poche, ne connaissant personne. Je ne savais pas comment quitter l'aéroport, mais j'étais convaincu de parvenir à m'en sortir et j'ai eu de fameux coups de chance. Un jour, en ouvrant un annuaire musical, je tombe sur le nom d'un producteur. Et il y avait comme quelque chose qui me disait d'appeler



cette personne. Il s'agissait de Guy St-Onge, l'un des plus grands pianistes québécois, ce que j'ignorais, bien entendu ! Au téléphone, il me dit qu'il était justement en train de terminer la construction de son studio, puis : *'Si tu veux, tu seras le premier à y enregistrer...'* Ce séjour m'a permis de constituer tout un réseau d'amis, de connaissances, avec lesquels je correspond toujours et qui a généré beaucoup de bonnes choses. Par exemple, certains de mes amis musiciens québécois ont été produits par Guy St-Onge, et Karen Young,



DISCOGRAPHIE

- 1997 : "Thiaroye" (Siggi Musique/Night & Day)
- 2001 : "Xel" (Siggi Musique/World Village/Harmonia Mundi)

célèbre chanteuse canadienne, a repris une de mes chansons qu'elle interprète en wolof. "J'ai fait pas mal d'enregistrements à la télévision. C'est là qu'un jour le réalisateur et écrivain sénégalais Ousmane Sembene m'a vu et m'a proposé de tourner dans son film *Camp de Thiaroye*, puis dans le suivant, *Guelewaar*. Parallèlement à mes activités de scène et à mon

implication dans les actions menées par l'ONG Enda, je me suis donc retrouvé à faire du cinéma. En 2000, j'ai joué l'un des deux premiers rôles de *Karmen Geï*, une version sénégalaise de *Carmen* ; c'est un film musical du jeune réalisateur Joseph Ramaka, tourné à Gorée et à Dakar." *

*Propos recueillis
par François Bensignor*

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO (n° 1232 - juillet-août 2001)

VIES DE FAMILLES

Edwige Rude-Antoine, *Des pères en exil*

Simona Tersigni,
"L'honneur maghrébin" en France

Catherine Hochart,
Le statut personnel des musulmans en France au regard du code de la famille

Jacques Barou,
La famille à distance : nouvelles stratégies des immigrants d'Afrique sahélienne

Florence Nguyen-Rouault,
L'incidence du culte des ancêtres dans les familles vietnamiennes

Gaye Petek-Salom, *L'importation de gendres et de brus chez les Turcs*

Pinar Hukum,
*Le traitement par les magistrats de l'aspect culturel
dans les cas de divorce turcs en France*